

**C.Delcroix,"La complexité des rapports inter-générationnels dans les familles ouvrières originaires du Maghreb : l'exemple de la diagonale des générations", *Temporalités*, n°2, 2004, pp.44-59**

La question des générations et des rapports entre générations traverse de part en part les familles ouvrières originaires du Maghreb ; ses effets sont si importants, si multiples et si enchevêtrés que leur analyse apparaît presque inépuisable. Si l'on se place du point de vue des parents, comme on le fera ici, l'un des principaux axes de leurs efforts consiste - comme dans la plupart des autres familles - à faire de leur mieux pour que chacun de leurs enfants développe ses capacités, réussisse sa scolarité, s'insère dans le monde du travail et fonde un foyer. La réalisation de ce projet parental constitue un défi: celui de se construire un avenir quand on est issu du monde ouvrier, confronté à la pauvreté, au racisme, et à la raréfaction des emplois industriels. Compte tenu de ces conditions extérieures, c'est sans doute encore aujourd'hui plus difficile pour les garçons que pour les filles, les garçons étant plus exposés que les filles au racisme

Dans ce contexte général, il sera question ici de deux phénomènes qui concernent les rapports entre générations. Le premier touche à la transmission que font certaines familles - pas toutes - d'éléments de leur propre histoire à leurs enfants, afin de leur donner des *repères* socio-historiques et ainsi des éléments de compréhension de leur situation actuelle. Il s'agit selon moi d'une *pratique éducative*, parfois élevée au rang de véritable stratégie.

Le second phénomène concerne la différence des stratégies éducatives des parents envers leurs garçons et leurs filles. Il m'a semblé que cette différence, très marquée initialement, évolue au cours du temps. Initialement les pères ont tendance à reporter sur leur(s) fils les espérances déçues d'ascension sociale. Or il est fréquent que ce soit telle ou telle de leurs filles qui s'avère mieux à même de porter ce projet. Cela conduit à un lent déplacement de l'axe du projet paternel vers cette fille, c'est ce phénomène que je propose d'appeler *la diagonale des générations*. Cela ne se fait pas sans heurts et négociations permanentes. La perte du statut symbolique est vécue douloureusement par les garçons ; elle demande à être parlée, réfléchie, et dans la mesure du possible, compensée. La notion moderne d'égalité entre les sexes s'introduit ainsi, obligeant à une reformulation profonde des conceptions héritées.

### **I. Cadrage méthodologique**

Depuis la fin des années 1980, je me suis penchée sur la manière dont les familles ouvrières originaires du Maghreb éduquent leurs enfants tout en faisant face aux difficultés liées à la précarité : le chômage, le manque chronique d'argent, les discriminations.

La première recherche que j'ai menée s'est faite à la demande d'éducateurs d'un club de prévention d'un quartier périphérique de Nantes (à Nantes Nord) qui s'inquiétaient de voir augmenter les actes d'incivilité et parfois de vandalisme commis par des jeunes dont les parents étaient venus du Maghreb en France. Ces travailleurs sociaux voulaient comprendre quels rôles éducatifs assumaient ou non les pères de ces adolescents.

Douze familles (cinq originaires de Tunisie, trois d'Algérie, deux du Maroc et deux de Turquie) dont les enfants ne fréquentaient pas le club de prévention ont été contactées. Douze pères et douze mères ont été interviewés et dans un deuxième temps vingt-cinq jeunes de 16 à 25 ans issus des douze familles.

Les membres de ces douze ménages ont été choisis en raison de leurs origines différentes, reflet de la présence étrangère dans ce quartier, mais aussi parce qu'ils étaient plongés eux-mêmes et leur famille dans des situations et de modes de vie qui reposaient sur des équilibres instables et qu'ils faisaient partie du monde ouvrier. « Plus d'un ouvrier sur dix est un étranger. Les travailleurs étrangers représentent plus de 12% de la population ouvrière, soit le double de leur proportion dans la population active totale. Inversement près de six étrangers sur dix sont ouvriers », cité dans Ruano-Borbolan J.-C 1998 , p.156

Travaillant dans le secteur du bâtiment et du nettoyage industriel, plusieurs pères avaient été victimes d'accidents du travail et percevaient depuis une petite pension d'invalidité complétée par des allocations familiales. Les mères de famille étaient au foyer et ne gagnaient pas d'argent. Leurs moyens financiers étaient tout juste suffisants pour assurer les besoins primaires du ménage, ce qui obligeait à calculer au centime près.

Comme dans toute enquête qualitative, prendre part à ce type d'étude nécessite un gros investissement en temps. Aux ménages concernés, nous leur expliquions que nous ne venions pas les interroger, puis les présenter comme des parents démissionnaires mais au contraire que nous voulions comprendre les efforts qu'ils faisaient pour surmonter leurs difficultés et celles de leurs enfants. Cette approche positive a permis l'ouverture.

Pour répondre à cette demande, j'ai construit une démarche méthodologique fondée sur la reconstruction d'historiques de famille. Ceux-ci sont reconstitués à partir du recueil d'entretiens narratifs auprès de plusieurs membres (parents, enfants) d'une même famille (Delcroix, 1995). Les guides d'entretien ont été conçus de manière à permettre à toute personne interviewée de se raconter d'abord en tant qu'enfant, ce qui permet à l'individu de mobiliser des informations sur son passé à propos de sa famille d'origine (Coenen- Huther, 1994). Il m'a semblé fondamental de voir avec chacune des personnes interviewées , à travers ses souvenirs et les évènements de sa vie de petit garçon et de petite fille, comment il ou elle a

construit sa conscience des rapports de classe, d'ethnie, de sexe, afin de comprendre sur quelles images de soi il ou elle fonde son mode d'agir. Cette approche rétrospective donne aux adultes la possibilité d'expliquer les raisons et les étapes de leurs parcours migratoires, leur installation en France, leurs carrières professionnelles avant d'aborder la question de l'éducation de leurs enfants.

Aux vingt-cinq jeunes de 16 à 25 ans ont été posées des questions sur leur degré de connaissance des étapes biographiques des parcours de leur père et de leur mère, et sur le sens qu'ils leur donnaient. Il leur a également été demandé de parler de leur projet de vie professionnelle, d'en expliquer les étapes et les difficultés. L'un des critères retenus pour considérer l'importance des connaissances sur l'histoire des parents était la comparaison avec ceux-ci. Opéraient-ils d'eux-mêmes la comparaison ? Comment se situaient-ils par rapport à un héritage familial éventuel ? Et par rapport à une rupture vis-à-vis de ce que leurs parents avaient vécu et vivaient aujourd'hui ?

Comme il s'agissait de jeunes adultes au début de leur vie, j'ai choisi comme éléments de différenciation leur degré de proximité vis-à-vis d'un contrat à durée indéterminée. Je me suis intéressée aux arguments utilisés par ces jeunes garçons et filles pour justifier leurs choix, leurs conduites vis-à-vis de l'insertion, et les tactiques et stratégies qu'ils mettaient en œuvre pour lever les obstacles les empêchant d'accéder à un emploi stable.

Quelques années plus tard, à l'occasion d'une pré-enquête sur les fonctions éducatives des pères de famille habitant en cité, financée par le Conseil Général de Haute Garonne, j'ai - à partir de la même démarche méthodologique - réalisé dix entretiens auprès de jeunes adultes, garçons et filles, appartenant à des familles habitant un quartier défavorisé de Toulouse ; les parents aussi ont été interviewés (Delcroix, 1997).

Cette enquête a été suivie d'une enquête beaucoup plus approfondie, menée auprès de trente ménages sur les façons dont les adultes tentaient de répondre à la précarité de leur

situation.. Dans vingt cas, les couples étaient originaires de pays du Maghreb. Ils avaient cent douze enfants, dont une quarantaine ont été interviewés. (Delcroix et alli, 1998).

En 2000 nous avons interrogé, dans deux cités HLM de la région parisienne, des parents de cinq familles ayant des enfants de 9 à 14 ans sur leurs stratégies de prévention du risque d'entrée de leur enfants dans un processus de délinquance. Parmi les stratégies éducatives présentées par les parents, deux mères et un père appartenant à trois des cinq ménages ont expliqué qu'ils donnaient régulièrement à leurs enfants des informations sur l'histoire familiale et sur les étapes de leur parcours biographique, pour que ceux-ci comprennent par exemple dans quelles circonstances ils avaient dû quitter leur pays (Maroc) ou région d'origine (Antilles) pour venir travailler en France métropolitaine, et qu'ils puissent mieux comprendre dans quelle situation économique se trouvait l'ensemble du ménage (Delcroix, Dubar, 2000).

Pour chacune des enquêtes, le choix des familles s'est fondé sur les mêmes types de critères : interroger des personnes qui vivent des configurations semblables sur le plan migratoire, professionnel, économique et qui sont confrontées aux nombreuses difficultés liées à la précarité .Il s'agissait aussi d'interviewer les membres des groupes familiaux dont les caractéristiques socio-démographiques et les différents parcours permettaient de saisir la diversité des profils des habitants vivant dans les cités étudiées.

La reconstitution de cet ensemble d'historiques de familles (cent entretiens d'adultes et quatre-vingt de jeunes de 16 à 25 ans) a permis d'identifier des stratégies éducatives communes et diversifiées et montre l'importance du projet familial de promotion sociale partie intégrante du projet migratoires lui-même. C'est aussi ce que montre l'étude quantitative menée par Louis-André Vallet, (1997) (p75-78) à partir d'un panel de collégiens représentatif de l'ensemble des collégiens en France sur la situation scolaire des enfants étrangers ou issus de l'immigration dans la France d'aujourd'hui :

« Par leurs conditions objectives de vie, c'est-à-dire les caractéristiques de leur milieu familial et social et les ressources qu'ils peuvent y trouver, les enfants étrangers ou issus de l'immigration comptent parmi ceux qui encourent les risques les plus grands de difficultés ou d'échec scolaire, mais, au sein même de ces populations défavorisées, ils sont aussi inscrits dans une trajectoire scolaire plus positive que les autres élèves... Il faut compter en effet avec les espoirs et les attentes que les familles immigrées placent dans le système éducatif. Le dernier chapitre (de l'étude consacrée aux élèves étrangers ou issus de l'immigration à partir des résultats du panel français dans une perspective comparative) les a mis en évidence avec une grande clarté : toutes choses égales par ailleurs, ces familles aspirent davantage que les autres à ce que leurs enfants poursuivent de longues études, et elles expriment aussi plus fréquemment les demandes d'orientation scolaire qui vont de pair avec cette ambition. Là figure sans doute une donnée inscrite dans la logique profonde des phénomènes migratoires. Quand une migration de travailleurs se transforme, par le jeu du regroupement ou de la constitution des familles, en migration durable, le projet initial s'infléchit. Formulé au départ pour le court terme et mêlé par des aspects économiques qui visent à faciliter la promotion sociale après le retour au pays d'origine, il évolue vers un projet d'horizon plus lointain et recherche alors plus clairement une insertion satisfaisante des enfants dans le pays d'accueil. »

Pour saisir dans la durée la dynamique des générations en y intégrant également les rapports de genre, j'ai mené avec les parents Nour et leurs huit enfants (six garçons et deux filles) des entretiens pendant six ans. Il s'agit d'un ménage étudié dans le cadre de l'une des enquêtes antérieures dont les membres ont accepté d'approfondir la réflexion sur la base du respect de leur anonymat. La situation de la famille Nour m'a paru cristalliser de manière exemplaire les nombreuses difficultés liées à la précarité : travail ouvrier pénible, manque de ressources monétaires, chômage, discriminations... Chacun des membres de ce groupe y apporte des réponses différenciées. Celles-ci sont à la fois originales et communes à bien

d'autres familles (Delcroix, 2001). C'est sur l'ensemble de ces enquêtes que se fonde cet article.

## **. 1. La transmission d'éléments de l'histoire familiale aux enfants comme stratégie éducative.**

### *1.1. Deux générations historiques très contrastées*

Dans les familles immigrées que j'ai rencontrées, la très grande majorité des hommes ont quitté leur village ou faubourg à l'âge de vingt ans, pour venir travailler en France comme ouvrier (dans le BTP ou en usine). C'était au cours des années soixante, jusqu'en 1974. Cette année-là un arrêt brutal de l'immigration fut décidé. Après 1974 elle se réduisit pour l'essentiel au "regroupement familial".

Ces hommes constituent donc une sorte de *génération historique*. Ils ont connu le plein emploi, le travail ouvrier à bas salaires, les logements de fortune, le racisme anti-arabe, postérieur à la guerre d'Algérie. Leur venue a permis la croissance économique et la possibilité d'une promotion professionnelle de nombreux ouvriers français (ou portugais). Or l'arrêt de l'immigration a signifié que plus personne n'est venu de manière légale après eux pour les remplacer dans les emplois les moins qualifiés ; en tant que "dernière vague de l'immigration" légale ils sont restés très majoritairement tout en bas des hiérarchies d'autorité (Delcroix, Bertaux, 2000). Nombre d'entre eux ont été victimes d'accidents du travail ou de perte définitive de leur emploi.

Leurs épouses sont en règle générale arrivées en France après 1974. Leurs années de naissance sont plus dispersées ; les dernières arrivées sont souvent plus éduquées (Delcroix et al., 1996).

La génération (au sens familial) des enfants a grandi en France et a été socialisée dans des cités HLM caractérisées par une forte immigration maghrébine mêlée à des enfants de familles ouvrières ou de petits salariés français (ou Européens) depuis des générations<sup>1</sup>.

Il semble donc que dans ces familles originaires du Maghreb les catégories de *génération familiale* et de *génération historique* se recouvrent presque parfaitement:: les deux générations familiales ont des expériences sociales-historiques (d'enfance, de socialisation et de vie) qui sont à la fois très homogènes au sein d'une même génération, et très différentes d'une génération à l'autre.

### *1.2. Des groupes de références très différents*

Un aspect intéressant à étudier porte sur la différence d'appréciation entre les parents et leurs enfants à propos de leur expérience. Les adultes arrivés du Maghreb en France se perçoivent comme privilégiés par rapport aux membres de leur famille et aux amis d'enfance qui sont restés au pays. Leurs enfants, eux, n'ont pas du tout le même *groupe de référence*: ils se comparent aux jeunes de *leur* génération, ils se sentent discriminés par rapport à eux et craignent que leur avenir ne soit complètement bouché en tant que français descendants d'immigrés.

---

1



Cette situation crée de profondes incompréhensions entre les deux générations familiales ; ce qui nécessite, pour éviter la rupture, le développement de la communication intra-familiale et un important "travail générationnel"<sup>2</sup>. Il y a en effet, par delà les divergences, un objectif commun: celui de réussir le projet familial de mobilité.

### *1.3. Un projet familial de promotion sociale*

Beaucoup de parents ont une préoccupation commune: que leurs enfants ne se retrouvent pas en situation d'échec scolaire .Initialement ils étaient venus en France pour améliorer leur situation économique. Les naissances de leurs enfants ont transformé progressivement leur projet migratoire temporaire en projet d'installation. Au départ nombreux étaient ceux qui pensaient accumuler des ressources pour ensuite revenir rapidement au pays d'origine. Mais les circonstances économiques (le chômage, le maintien dans des emplois mal payés, les accidents du travail) ont fait évoluer leurs objectifs. Ils ont alors reporté leur projet sur leurs enfants: ce sont eux qui, espèrent-ils, pourront accéder à une situation professionnelle et sociale meilleure grâce à une bonne formation et l'obtention de diplômes (Vallet, 1997) .

C'est donc dans un premier temps à partir de l'école que ces parents développent des tactiques et des stratégies éducatives. Mais comment des adultes qui n'ont pas d'expérience scolaire parviennent-ils à aider leurs enfants à s'adapter aux attentes de l'école?

Le problème dépasse largement leur incapacité à aider leurs enfants dans le travail scolaire. Il s'agit aussi de leur donner confiance en leurs moyens, à construire leur estime de

soi, dans un contexte discursif français dans lequel l'appartenance à des familles populaires venant d'anciennes colonies est tenu pour un stigmat. La solution proposée par ce contexte est que les enfants coupent radicalement avec la "culture" de leurs parents<sup>3</sup>. Or cette solution impliquerait une invalidation des parents...y compris de leurs efforts éducatifs.

#### *1.4. La transmission de l'histoire familiale*

J'ai constaté qu'une solution alternative développée par certains parents consistait dans ce contexte hostile, à tenter de transmettre à leurs enfants des éléments de leur propre histoire, afin de leur donner des repères historiques, sociaux et moraux qui leur donnent une "sécurité ontologique" propice à un investissement dans la réussite scolaire<sup>4</sup>. Ceci se fait à travers l'organisation de réunions familiales et la production d'un discours parental justifiant la nécessité que les enfants consacrent beaucoup de temps et d'énergie à l'école.

Robert Neuburger définit ainsi la réussite de la transmission de la mémoire familiale:

"la capacité donnée à un sujet de disposer d'un quota de certitudes ou du moins d'informations sur ce qu'est une famille, sa famille, de telle sorte qu'il puisse articuler son propre projet fondateur soit en continuité soit en rupture avec la génération précédente" (Neuburger 1997).

L'outil de cette transmission est la mémoire familiale qui, selon Neuburger, représente "à la fois toutes les sources d'informations sur la famille et le processus par lequel on est autorisé ou non à disposer de ces renseignements, à y accéder". Cependant les parents qui

mettent en œuvre cette stratégie ne transmettent pas *toutes* les informations ; ils sélectionnent au contraire les éléments dans un but éducatif.

Cette mémoire concerne à la fois la "préhistoire" de la famille (quand les enfants n'étaient pas encore nés), et l'histoire commune aux deux générations. Comme le souligne Toshiaki Kozakaï, ce qui lie une personne à ses parents n'est nullement un lien de sang biologique, mais la mémoire d'avoir partagé son enfance et son adolescence auprès d'eux ((Kozakaï, 2000).

Les rapports à l'école sont souvent présentés par les parents et en particulier par les mères comme une grande chance (Zéroulou, 1988 ; Cibois, 2002). En effet, si une partie importante de ces adultes n'a pu suivre de cursus scolaire, c'est le plus souvent pour des raisons matérielles et sociales extérieures à eux. Ils n'ont donc aucunement à l'égard du système scolaire l'attitude de méfiance que peuvent éprouver nombre de parents français de milieu populaire qui ont été rejetés par le système. De ce fait ils croient toujours dans les vertus du système scolaire français, égalitaire et républicain, qui leur ont tant été vanté dans le cadre de la colonisation. Même si au niveau de la connaissance du français, de l'écriture et de la lecture ils partent avec un lourd handicap, ils parviennent souvent à transmettre une soif d'apprendre<sup>5</sup>.

Le témoignage de Djamila, la mère de la famille Nour, dont j'ai étudié l'histoire en détail, illustre ce point de manière exemplaire. Née dans un bourg marocain en 1955, orpheline de père à cinq ans, elle est recueillie avec sa mère par un oncle paternel. Dès cette époque elle aide sa mère quotidiennement dans les travaux ménagers. Elle commence aussi à

tisser avec elle des tapis de laine à domicile. Au moment où elle s'apprête avec joie à entrer en primaire elle a un grand choc: sa mère lui dit qu'elle n'a pas les moyens de l'envoyer à l'école.

*"j'ai dit à ma mère : « s'il te plaît maman... » mais elle m'a dit : « l'école est très loin de chez nous, qui va t'accompagner? » J'ai vu les filles et les garçons de mon oncle qui portaient en classe, qui prenaient leurs cartables. J'aurais aimé. Quelquefois, je frottais du charbon sur un cahier. Je faisais les écritures avec un bâton."*

C'est presque chaque jour que Djamila raconte cet épisode de sa vie. Elle aurait tant voulu étudier... Elle a fait passer à ses enfants l'idée que l'école offre une chance qu'il faut saisir. Ainsi sa fille aînée Leïla explique: *" A l'époque où mes parents étaient enfants, l'enfance n'existait pas. Maman fabriquait de beaux tapis. Elle portait des seaux, apprenait à faire du pain. A l'âge de dix ans, elle allait aussi aider dans les champs "*.

### *1.5. Les effets de la transmission de l'histoire familiale*

Cette stratégie éducative fondée sur la transmission de la mémoire familiale n'est pas mise en œuvre dans toutes les familles immigrées du Maghreb (Sayad, 1979). Je reprendrai ici deux exemples, l'un de transmission et l'autre de non-transmission de cette mémoire familiale.

Le premier cas est celui de ce père et de ses deux filles aînées, âgées de 19 et 16 ans. Mr Kamel est originaire de Tunisie; chauffeur de poids lourds, il a six enfants (les quatre premiers sont des filles). Il emmène à tour de rôle chacun de ses enfants dès l'âge de huit ans sur les routes de France. Chacune à leur tour, plusieurs fois dans l'année, les deux filles que j'ai interrogées partent découvrir avec leur père des villes, des monuments historiques. Elles

rencontrent aussi des collègues de leur père. Voici comment elles racontent ces moments privilégiés :

Celle de 19 ans :

*Je vais avec lui visiter des villes de France et des places touristiques. On fait plusieurs pauses. Il me parle de l'histoire de ces lieux. Je compare (les villes) entre elles : avec Toulouse mais aussi avec Tunis, sa ville d'origine, et (avec) celles que nous visitons. Il montre les avantages et les inconvénients de chacun des endroits où nous allons. Je crois que c'est la curiosité qu'il m'a apprise, qui m'a poussée à apprendre les langues étrangères.*

Cette jeune fille est actuellement en deuxième année d'université. Elle étudie l'allemand et l'anglais.

La fille de 16 ans est sensible à d'autres éléments :

*On fait la route ensemble ; il me montre comment on conduit et on répare un poids lourd. Je vois comment il met le frein à main. J'ai envie de conduire, d'avoir un permis. Je suis en troisième ; j'ai envie de passer un BEP Services Transports et Communication. Je voudrais passer un baccalauréat économique et social et ensuite créer une entreprise de transport routier ; pas ici en France, mais en Tunisie. J'adore ce pays ; même si je me sens bien ici aussi.*

Les témoignages de ces deux filles montrent comment Mr Kamel ouvre à ses enfants plusieurs « champs de possibles » ; comment il leur transmet une manière de regarder le monde en s'appuyant sur ces expériences de migration et de travail, qui ont pour avantage de permettre des comparaisons. Il favorise également l'apprentissage par ses enfants de codes appartenant à divers mondes culturels et sociaux. De plus il construit avec chacun d'eux, de façon très moderne, une relation directe qui ne passe pas par la mère. Dans cette famille les deux jeunes filles interrogées ont une connaissance précise de l'enfance et du passé de leur père. Elles savent pourquoi il a émigré et avec quel projet.

A l'inverse, on trouve des familles qui se replient sur elles-mêmes. Dans une d'entre elles, nous rencontrons un père qui refuse l'idée de transmettre son histoire à ses enfants.

Mr Mohammed est père de quatre enfants. Il vient de prendre sa retraite après avoir travaillé pour une entreprise de sous-traitance de la SNCF. Il semble que pour lui, le plus important soit de protéger ses enfants d'un monde extérieur perçu comme menaçant. Son fils âgé de 16 ans en parle ainsi :

*Mes parents, mon père : il ne me fait pas confiance pour aller... jusqu'à déjà pour aller à la place Wilson... (au centre ville). Il n'est jamais allé au cinéma avec moi ; je n'y suis jamais allé non plus. Pendant les vacances je fais rien avec mes parents, avec mon père (...). Mes parents, ils ont peur pour moi ; je ne suis pas allé faire du ski ; ma mère, elle ne voulait pas que j'y aille, à cause des accidents et tout.*

Mr Mohamed n'a pas souhaité être interviewé, son épouse explique ainsi son silence :

*Mes enfants ne vont pas chez des amis. Ma fille n'a pas d'amie, mon fils est ami avec les voisins mais comme il est faible à l'école, je ne le laisse pas sortir... Au point de vue financier, je n'ai de l'argent que pour nous nourrir... Mes enfants ne comprennent pas. Ils regardent beaucoup la publicité. Ils demandent pourquoi, pourquoi on ne peut pas s'acheter ceci ou cela. La petite est proche de moi, elle comprend. Les autres (ils sont quatre enfants en tout) me disent : "pourquoi on ne change pas de maison ?"*

*L'important, c'est d'abord de payer le loyer. Mon mari vient d'être mis à la retraite, moi je ne travaille pas. Il se promène la journée et revient le soir. Il prépare le déjeuner et réveille les enfants. Il n'a pas d'ami proche depuis qu'il est marié. Il est solitaire comme moi aussi.*

Cette attitude de repli fait suite à une série de difficultés et de déceptions profondes, Mme Mohamed précise :

*A mon arrivée en France, l'assistante sociale voulait nous renvoyer en Algérie. Elle disait que la pièce où nous vivions était trop petite. Vivre dans un pays étranger, c'était notre choix : mais en fait on n'est pas libre. Ici, on est tout le temps contrôlés. C'est pas facile pour nous (...) Où qu'ils passent, mes enfants sont des étrangers.*

*J'ai le sentiment d'avoir fait une erreur. Vous êtes Arabes, vous êtes étrangers, vous êtes immigrés... Vous rentrez dans un bureau, on vous le fait sentir. Même la petite de six ans, elle le comprend. Pourtant pour la vie, il y a des choses qui sont mieux ici que là-bas : la liberté, le droit de parler, le droit de se confier ; mais nous, nous sommes toujours étrangers... C'est difficile pour leur père. Il ne dit rien, il ne connaît pas l'Algérie. En même temps, il ne veut pas changer de nationalité et il ne pourrait pas vivre avec les Algériens.*

Derrière ce silence du père il y a une histoire personnelle : il est orphelin de père depuis sa plus tendre enfance ; il n'a donc pas eu d'expérience personnelle du rapport enfant-père. Son histoire, marquée selon son épouse par un grand courage et beaucoup de ténacité face à l'adversité, n'a pourtant pas été transmise. Les deux aînés, âgés de 19 et 16 ans, sont en échec scolaire et se posent beaucoup de questions sur leur avenir dans une société qu'ils perçoivent comme les rejetant.

A travers ces deux exemples, on retrouve vérifiée l'hypothèse développée au cours de mes enquêtes depuis 1990 : à milieu socio-économique équivalent, les parents qui parviennent à transmettre à leurs enfants des éléments de leur histoire les aident à donner du sens à leur vie et par là, à entrer plus aisément dans l'âge adulte

## **2. Le déplacement de l'axe de projection du père, de ses fils vers ses filles**

### *2.1 .La distance entre deux régimes de rapports sociaux de sexe*

Au sein des familles l'axe fort du rapport père-fils coexiste avec trois autres types de rapports: mère-fille(s), mère-fils, et père-fille (auxquels s'ajoutent des rapports entre frères et sœurs, aînés et cadets). Or l'émigration fait passer d'une société marquée par un certain régime des rapports de genre à une autre, profondément différente, dans laquelle les femmes ont conquis l'égalité des droits - à l'instruction et à l'autonomie notamment ; tandis le travail manuel masculin, qui était le lot et faisait la fierté les hommes des lignées ascendantes paysannes et du père lui-même, y est entré en crise prolongée.

On a souvent souligné à quel point le contexte de la société française introduisait des tensions très fortes et à terme des transformations des rapports de genre au sein des familles en provenance du Maghreb. Les filles étudient et peuvent donc acquérir, à travers l'exercice d'un métier, une autonomie à la fois psychique, professionnelle et financière. Elles sont de moins en moins à la merci du mariage traditionnel.

Mais le problème se pose de savoir quels effets indirects cela a au quotidien sur leurs frères. Ce sont des effets potentiellement négatifs. En effet, plus les filles gagnent en autonomie et en liberté, plus les garçons ressentent de manière diffuse qu'ils perdent une ressource que les hommes de la génération précédente, dont leur père, possédaient: pouvoir s'appuyer entièrement sur des femmes dévouées.

Il s'agit là d'un modèle encore présent dans la tête des jeunes gens d'origine musulmane aujourd'hui. Ils se sentent mal à l'aise face à cette nouvelle situation. D'ailleurs cette question du nouveau rôle de l'homme dans la société moderne face aux femmes émancipées se pose aussi aux hommes occidentaux (Castelain-Meunier, 1999).



## 2.2. *L'intégration sociale différentielle des garçons et des filles*

Laissés beaucoup plus libres que les filles, les garçons s'intègrent plus vite au milieu local du quartier et s'y font des copains, au sein d'une sous-culture de rue, orale et en partie rebelle, qui tend à rejeter l'école (Zegnani, 2000).

Dans le même temps les sœurs, très surveillées, n'ont guère d'autre recours que d'étudier. Dans ce contexte à partir de l'adolescence, la concurrence entre les sexes se fait rude « Leur taux de succès (des garçons) est de 77.4% au baccalauréat général (4.4 points de moins que les filles) et 76.2.% en série technologique ( 5.7 points de moins ). Dans le supérieur où ils représentent 65% des effectifs, ils ne décrochent que 40% des diplômes... Rien ne va plus pour les garçons ? Dans cette dégringolade scolaire, ce sont ceux des milieux les plus défavorisés qui tombent les premiers... L'échec scolaire des garçons risque de mettre à mal la cohabitation des deux sexes dans l'école et dans la société. Parce que le jeune garçon, moins mûr que la jeune fille, se vit un peu comme dominé durant les premières années du collège et réagit à l'encontre des filles » (Boumard, 2003).

De plus, compte tenu de l'illettrisme fréquent des parents des milieux ouvriers immigrés, les filles sont très tôt amenées à prendre en charge la gestion des "papiers", c'est-à-dire des relations avec l'école, les administrations, les travailleurs sociaux... Leur mode d'intégration à la société française passe ainsi par l'apprentissage de la langue écrite et les rapports aux autorités, ce qui les prépare à une insertion professionnelle future.

Toutes sortes d'autres processus extérieurs aux familles - le chômage des jeunes peu qualifiés, les discriminations à la fois ethniques et "de classe", etc. - pèsent sur la formation des devenirs des garçons (surtout) et des filles. Un beau jour il devient patent que les chances de vie des sœurs sont meilleures que celles de leurs frères.

### 2.3. La diagonale des générations

Comme cela a été dit précédemment, ce phénomène contribue à la sourde hostilité de garçons en échec scolaire vis-à-vis des filles de leur milieu, hostilité qui s'exprimerait par leurs attitudes et les normes "machistes" de rapports de genre auxquelles certains d'entre eux semblent adhérer, ainsi que par des actes de violence épisodiques.

C'est aussi ce phénomène qui amènerait l'axe père-fils dans une rotation lente. Quand le père comprend que ce n'est pas l'aîné de ses garçons ni ses frères qui réaliseront son projet de mobilité à long terme, mais bien une ou plusieurs de ses filles, cela signifie que, sous la pression constante de la société environnante, cet axe s'est repositionné dans ce que l'on pourrait désigner comme *la diagonale des générations*.

Pour illustrer cette métamorphose des rapports filiaux, on reprendra l'exemple de Mr. Lilla, maçon algérien qui vit à Bagatelle dans la banlieue de Toulouse. Père de quatre enfants : deux garçons ,deux filles, il a placé tous ses espoirs dans le réussite de son fils aîné qui au moment de l'enquête était âgé de vingt ans.

*J'ai travaillé depuis l'âge de douze ans ; si je trouve pas de boulot, j'en cherche ailleurs ; je sors de la maison à six heures du matin et je reviens à six heures du soir, et mes enfants sont fiers de moi .Mon fils je lui ai expliqué que le travail de maçon ça casse un homme mais il n'a pas de courage , il ne travaille pas à l'école.*

En écho à son père son fils Jamel répond :

*L'école, c'était pas pour moi ! Je pensais pas trop à l'avenir , je pensais à m'amuser. Je l'ai quittée à 16 ans. J'ai fait stage sur stage .Au début je faisais la carrosserie , cela n'a pas marché. Après je faisais magasinier puis boucherie .Après j'ai changé complètement,j'ai*

*pris le bâtiment .Mon père au début il ne voulait pas ,il m'a dit , « tu serais parti à l'école tu serais pas tomber là »Mon père se dit,il doit se débrouiller comme moi quand je suis venu en France .A son époque aussi ,excusez moi ,il y avait plus de travail ,il n'y avait pas trop de racisme,il y avait plus de confiance .Maintenant c'est fini il ne reste rien .*

Quand Mr. Lilla parle de sa fille Aïcha , c'est au contraire pour manifester sa fierté :

*Elle a réussi son bac ,elle veut devenir avocate elle va y arriver ,j'en suis sûr.*

La diagonale des générations a pour conséquence de rendre plus complexes et plus tendus les rapports entre frères et sœurs.

#### *2.4. Gérer les tensions entre frères et sœurs: une étude de cas*

Un tel phénomène ne peut bien entendu être observé que dans des familles qui comprennent des garçons et des filles. Tel est le cas de la famille dont j'ai fait, une étude de cas approfondie: la famille Nour. Parmi les huit enfants il y a six garçons et seulement deux filles, la seconde (Leïla) et la septième des enfants( Fatiha) Aucun des garçons n'est allé au-delà du Certificat d'Aptitude Professionnelle ; un seulement l'a réussi (il est probable que nombre d'entre eux souffrent de dyslexie non détectée et non soignée). Ils ont eu et ont toujours beaucoup de mal à trouver un emploi stable d'ouvrier. Leïla par contre, piquée au vif d'avoir dû redoubler son CP, s'est acharnée à réussir sa scolarité ; elle est parvenue jusqu'au baccalauréat, et a ensuite obtenu une licence de Droit.

L'échec (relatif) des garçons et la réussite de Leïla ont créé ainsi une situation explosive au sein de la fratrie. Il est intéressant de voir comment les parents, et surtout la mère, prenant conscience du danger, sont parvenus à gérer cette tension.

La mère a fait comprendre à Leïla que sa réussite scolaire n'était pas tout ; qu'elle se devait d'aider ses frères à résoudre leurs nombreuses difficultés de recherche d'emploi. C'est elle qui téléphone aux employeurs potentiels ; elle encore qui accompagne ses frères à la Sécurité Sociale et dans de nombreuses autres démarches. En échange, la mère a réussi à faire accepter aux frères non seulement qu'ils participent avec elle aux travaux du ménage, mais qu'ils effectuent la part qui revient à Leïla quand elle est en préparation d'examens.

Il faut souligner combien cette attitude est moderne. La société rurale marocaine d'où sont issus les parents est caractérisée entre autres par une très forte division sexuelle des tâches. A ce principe Mme Nour a réussi à en substituer un autre, celui d'équité entre frères et sœur(s), qui suppose implicitement une notion d'égalité entre les sexes. Comment a-t-elle réussi à faire accepter ce changement considérable?

Pour justifier sa démarche elle la relie à l'Islam ; un Islam *moderniste* - l'une des trois interprétations contemporaines de l'Islam, qui s'oppose à la fois aux interprétations *traditionaliste* et *fondamentaliste* - qui reconnaît l'égalité entre hommes et femmes et le droit pour les femmes à l'instruction et au travail. La religion musulmane est présente dans la famille Nour, car elle est pratiquée par les parents. Cependant, ni Djamila ni son mari ne l'imposent à leurs enfants. Elle est plutôt considérée comme un support moral constituant une référence ; un repère à partir duquel les enfants peuvent se situer vis-à-vis du bien, du mal, de la place des hommes et des femmes, vis-à-vis des règles de politesse, du respect des anciens et d'autres situations importantes de la vie. Pratiquer un Islam ouvert est compris par les Nour, parents et enfants, comme une manière de s'adapter à la vie en France où le rapport à la religion est considéré comme un rapport privé qui ne doit pas apparaître publiquement, ni être politisé.

On voit ici que croyance religieuse et reproduction du modèle culturel de la société d'origine ne vont pas forcément de pair ; dès lors que la religion, dans une interprétation moderniste, est utilisée pour marquer une distance vis-à-vis de ce modèle.

Entre les hommes et les femmes de la famille Nour, la négociation se fait autour des normes sociales (habillement, sorties, activités,...). Djamila et ses filles sont conscientes des limites des transformations qu'elles peuvent tenter d'amorcer. Elles ne souhaitent pas déstabiliser l'édifice familial. Régulièrement des modifications sont négociées. Par touches successives, elles se construisent une identité féminine très différente de celle que Djamila a connue comme enfant et comme jeune fille. Le modèle familial proposé n'est pas fixé une fois pour toutes, il évolue. Il est influencé par le processus d'acculturation vécu par la mère (appelé mixage par Khelifa Messamab,1995) :

« Le mixage participe à d'autres références qui ne reposent plus fidèlement sur les valeurs traditionnelles. Dans ce cadre la femme rejette tout ce qui lui semble rétrograde, tout ce qui infériorise son statut et qui accentue sa condition de femme au foyer. Parallèlement elle intègre progressivement les valeurs occidentales en se rapportant à certaines règles de savoir-vivre et à l'égalité des sexes prônée par le Droit français. Elle n'essaie pas de rejeter la somme des valeurs qui ont constitué le fondement initial de sa vie et de sa famille parentale ; elle garde beaucoup de respect pour ses parents mais elle ne veut pas se sentir différente... Elle impose une part d'autonomie... Ce gain d'autonomie, elle le requiert aussi dans l'éducation des enfants sur lesquels elle s'appuie pour favoriser l'ensemble de ces mutations » .

En opérant ces mutations, Djamila donne à ses enfants les moyens de faire se rejoindre traditions et modernité.

Elle ne s'est pas laissée abattre par les événements. Elle en a tiré des leçons qu'elle discute en famille. Elle apprend à chacun à réfléchir sur lui-même. Les épreuves ont un sens qu'il faut découvrir. Il s'agit là d'une méthode qu'elle demande d'appliquer aussi dans les relations qu'ils entretiennent avec l'institution scolaire, avec les professeurs et les élèves : *l'ouverture réfléchie* est son mode d'action. Elle l'inscrit clairement dans le projet migratoire auquel son mari l'a associée. Ses enfants sont nés en France, et elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour les aider à trouver leur place dans cette société. Sa stratégie est claire. Contrairement à d'autres immigrés, elle n'est pas partie avec l'idée du retour.

### **Conclusion.**

La question des générations se pose de façon particulière au sein des familles immigrées. Celles-ci sont caractérisées par la distance assez considérable entre les situations et les expériences vécues par les parents et celles vécues par leurs enfants ; une distance entre deux générations historiques, qui introduit des difficultés de communication et de compréhension.

La situation intergénérationnelle ainsi créée engendre des dynamiques d'une grande variété au sein de ces familles ( Terrail, 1995). C'est ce qu'a montré Ahsène Zehraoui dans les travaux où il décrit plusieurs familles immigrées d'Algérie, où il met en lumière la diversité de leurs parcours (Zehraoui, 1996, 2000). C'est que notait également Smaïn Laacher:

"Ce à quoi il faut renoncer, c'est au mythe de la famille déjà donnée, d'une communauté familiale présupposant que les membres la composant vivent, ne s'unissent et ne se déchirent que pour maintenir coûte que coûte tantôt une identité héritée (la tradition), tantôt une identité que l'on dit "acquise" ( la modernité) en terre d'immigration. Il n'en est rien. Les parents comme les enfants "bricolent" sans modèle hérité." (Laacher, 1994)

"Sans modèle hérité" signifie ici qu'il n'y a pas de modèle *préexistant* pour réduire cette distance<sup>6</sup>. Mais l'histoire des parents peut être utilisée à cette fin. Nous avons montré que l'une des stratégies employées en était la communication aux enfants. Pour être plus exact, les parents choisissent des éléments de leur histoire pour donner des repères à leurs enfants.

Face à la diversité des dynamiques intra-familiales, le travail du sociologue nous semble être d'identifier, à travers l'observation de nombreux cas, des processus traversant de nombreuses familles ; et les pratiques, les stratégies, les "cours d'action" mis en œuvre en leur sein pour tenter d'orienter ces processus dans le bon sens.

La question des rapports entre frères et sœurs par exemple est potentiellement présente dans toutes les familles qui ont des enfants des deux sexes. Nous avons tenté ici de dégager le cadre commun des rapports de genre au sein des fratries tel qu'il découle de la situation de famille immigrée d'un pays du Maghreb vers la France. La distance entre les modèles de rapports de genre entre ces deux sociétés est assez forte, et ne peut qu'engendrer des tensions et des dynamiques.

---

6

L'approche "structurelle", qui saisit les cadres collectifs mais ne se donne pas les moyens d'observer la diversité de ces dynamiques interactives, doit se doubler d'une autre approche, centrée sur les actions et interactions au sein des familles, sur leurs dynamiques évolutives.

On en a un exemple dans la théorie de la reproduction développée par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, qui s'en tient aux conditions objectives et aux cadres sociétaux (l'appareil scolaire, les rapports de domination entre classes sociales...) (Bourdieu, Passeron, 1970). Ce mode de théorisation a amené ces auteurs à caractériser par défaut les familles "des classes populaires" comme ne disposant d'aucun des trois principaux types de "capital" : capital économique, capital culturel, capital social. On peut ainsi tenter d' "expliquer" l'échec scolaire, mais pas la réussite scolaire, qui semble une exception échappant aux déterminations sociales ; or selon leurs propres critères, une théorie qui n'explique qu'une partie des phénomènes ne tient pas.

Les familles immigrées sont effectivement - pour la plupart - dépourvues de ces *ressources objectives* que Bourdieu et Passeron désignent comme "capitales" ; mais elles possèdent ce que j'ai proposé d'appeler des *ressources subjectives*. Ce sont par exemple des qualités morales de courage, de ténacité ; des qualités intellectuelles de réflexion, d'analyse, et de planification stratégique ; des qualités psychologiques de communication et de compréhension de l'autre. Les pères ont fait l'expérience risquée de l'émigration dans une société inconnue - très différente de ce qu'ils imaginaient...- et de ses épreuves ; les mères ont dû s'adapter à un environnement très différent de ce qu'elles connaissaient, et faire un travail considérable sur elles-mêmes. Les ressources subjectives qu'ils et elles ont été forcés de



développer les aident à élever leurs enfants. Si certains d'entre eux, malgré les obstacles nombreux, réussissent à l'école, et d'autres dans d'autres voies, c'est que leurs parents ont réussi dans la communication et en interaction avec eux à ce que se développent en eux des ressources subjectives.

(37 011 signes, espaces compris)

### **Notes.**

<sup>1</sup> Communication présentée dans le cadre des Journées d'études sur Les approches générationnelles: enjeux, avancées, débats, Laboratoire Printemps, Université de Versailles Saint-Quentin ; 13-14 novembre 2003.

<sup>2</sup> Parmi ces enfants, certains sont nés dans le pays de leurs parents et sont initialement de nationalité étrangère, ce qui les oblige à passer par la longue, éprouvante et aléatoire procédure de la naturalisation. Leurs frères et sœurs nés sur le sol français ont de droit la possibilité d'acquérir la nationalité, ce qui crée au sein même des fratries de fortes différences objectives de "chances de vie".

<sup>3</sup> Inowlocki L., 2003. "Generational work" in immigrant families. Interactionist perspectives on transmitting and transforming traditionality, religion and family history. Communication présentée dans le cadre de la Journée internationale d'études "Familles immigrées en lutte contre la précarité de leur situation: quels rapports à la tradition et à la modernité comme ressources de résistance ?", Laboratoire Printemps, UVSQ, 4 avril.

<sup>4</sup> Santelli E., De la "deuxième génération" aux descendants d'immigrés maghrébins. Apports, heurts et malheurs d'une approche en termes de génération. Communication présentée aux Journées d'études des 13 et 14 novembre 2003 sur Les approches générationnelles: enjeux, avancées, débats, Laboratoire Printemps, Université de Versailles Saint-Quentin.

<sup>5</sup> Le concept de sécurité ontologique a été initialement proposé par Anthony Giddens in Giddens, 1987. Giddens A., 1987. La constitution de la société: éléments de la théorie de la structuration, Presses Universitaires de France, Paris.

<sup>6</sup> Au cours de mes enquêtes de terrain j'ai rencontré à de nombreuses reprises des hommes et des femmes dont les niveaux de réflexion, de raisonnement et d'abstraction indiquaient clairement qu'ils auraient parfaitement été capables d'aller jusqu'au baccalauréat et au-delà s'ils en avaient eu la possibilité matérielle. Par exemple l'un des hommes rencontrés, venu d'Algérie en France à 19 ans où il travailla dans le bâtiment en vivant dans une roulotte mal chauffée, contracta la tuberculose au bout d'un an. Il fut envoyé dans un sanatorium à la condition expresse qu'il profite de ce repos forcé pour apprendre à lire et à écrire. En deux ans il rattrapa cinq années d'école primaire et passa avec succès le Certificat d'Etudes Primaire. Par la suite il devint un électricien très qualifié, responsable de toute l'électrification de nouvelles stations de ski.

<sup>7</sup> Comme Jean Kellerhals l'a souligné dans la conférence qu'il a donnée au laboratoire Printemps le 19 décembre 1997, le rapport à la mémoire familiale peut se faire selon trois modes: un mode mimétique, un mode nostalgique, ou un mode de l'ipséité. Chacun prend des

éléments qui l'arrangent ; mais il y a toujours dans le rapport à la mémoire familiale un double mécanisme d'héritage et de différenciation.

### **Références bibliographiques**

Boumard M., 2003. Une masculinité en crise ? Désarroi des garçons en échec scolaire face à la réussite des filles, «Allez les garçons », Le Monde de l'éducation ,janvier,29-31

Bourdieu P., Passeron J.-C., 1970. La reproduction. Editions de Minuit, Paris.

Castelain-Meunier C., 1999. Crampez-vous les pères!. Presses Universitaires de France, Paris.

Cibois P., 2002. La bonne volonté scolaire. Expliquer la carrière scolaire d'élèves issus de l'immigration. In Blanchard P., Ribémont T. (eds), Méthodes et outils des sciences sociales. Innovation et renouvellement, L'Harmattan, Paris.

Delcroix C., 2001. Ombres et lumières de la famille Nour. Payot, Paris.

Delcroix C., Claude Dubar C. et alii 2000. Risques de passage à la pré-délinquance et stratégies de prévention: le cas de deux quartiers de la Ville Nouvelle de St Quentin en Yvelines. Rapport à l'IHESI, Laboratoire Printemps.

Delcroix C., Bertaux D., 2000. La dernière vague: le capital biographique d'une génération d'immigrés du Maghreb. Ecart d'identité 92, mars; 12-20.

Delcroix C., Bertaux D. et al., 1998. Enjeux prioritaires et types de conduites des familles populaires face à la précarité. Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques, rapport à la Caisse Nationale des Allocations Familiales.

Delcroix C., 1997. A la rencontre des pères. Etude des fonctions parentales et sociales sur le quartier de Bagatelle. Rapport au Conseil Général de Haute Garonne, Université de Toulouse Le Mirail.

Delcroix C., 1996. Médiatrices dans les quartiers fragilisés: le lien. La Documentation Française, Paris

Kozakai T., 2000. L'Etranger, l'identité. Essai sur l'intégration culturelle, Payot, Paris.

Laacher S., 1994. La "famille immigrée" et la construction sociale de la réalité. Migrants-Formation, n° 98,

Messamab K. 1995. In Renaud Sainsaulieu et Ahsène Zehraoui, *Ouvriers spécialisés à Billancourt. Les Derniers témoins*, L'Harmattan, Paris.

Neuburger R., 1997. *Le Mythe familial*, ESF, Paris.

Ruano-Borbolan J.-C., 1998. *L'Identité, l'Indivision, le Groupe, la Société*, Editions des sciences humaines, Paris

Sayad A., 1979. Les enfants illégitimes. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 25, 61-82 et 26-27, 117-132.

Terrail J.-P., 1995. *La dynamique des générations*. L'Harmattan, Paris.

Vallet L.A., 1997. Les élèves étrangers ou issus de l'immigration : les résultats du panel français dans une perspective comparative. In Aubert F., Tripier M., Vourc'h F., *Jeunes issus de l'immigration : de l'Ecole à l'Emploi*, CIEMI, L'Harmattan, Paris.

Zegnani S., 2000. *Jeunes des cités et prévention générale. Analyse de la construction d'un système local de régulation*. Mémoire de DEA, Université de Paris 5, Paris.

Zehraoui A., 2000. *Familles d'origine algérienne en France: étude des processus d'intégration*, L'Harmattan, Paris.

Zehraoui A., 1996. Processus différentiels d'intégration au sein des familles algériennes en France. *Revue Française de Sociologie*, XXXVII-2, 1996.

Zéroulou Z., 1988. La réussite scolaire des enfants d'immigrés, l'apport d'une approche en termes de mobilisation. *Revue Française de Sociologie* 29 (3).